

JOSSELIN.

Eh bien! vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serois votre fils, moi.

LÉLIE.

Oh! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire; mais je le saurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE.

M. Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul; je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui! et je vais, moi, tout de ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous mènerai promener. Oh! oh! voyez le petit impudent, avec ses promenades!

(*Il sort.*)

LÉLIE, seul.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCÈNE XI.

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE.

PERRETTE, à Lucinde.

Madame, le v'là tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE, sans voir les deux femmes.

Mon père n'est pourtant pas un bon père, de ne me pas montrer tout ce qu'il sait; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut point lui dire d'abord qui je sommes; mais je gage bian qu'il le devinera.

LÉLIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache, est cent mille fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste..... Mais que vois-je? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je voudrois bien les aborder; mais je suis tout hors de moi-même, et je n'ai presque pas la force de parler. (*Elles lui font la révérence.*) Ils se baissent et puis ils se haussent: qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE.

Ils parlent comme moi; que de questions je vais leur faire!

LUCINDE.

Vous paraissez étonné de nous voir?

LÉLIE.

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh! mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LÉLIE.

D'où venez-vous ? qui vous a conduits ici ? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez ? De grace, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir ?

LÉLIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable ! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît ?

LÉLIE.

Ce que j'en crois ?

LUCINDE.

Oui, qui nous sommes ?

LÉLIE.

Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu ; mais je ne conçois rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure ! je demeurerai toujours ici, et mon père et M. Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE.

Eh ! n'êtes-vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Oh ! vraiment, non : il y a bien à dire.

LÉLIE.

Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui dà ! c'est bien tout un ; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE.

Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah ! si vous n'êtes point des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait ?

LÉLIE.

Non ; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bien ! tenez, mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LÉLIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le temps. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux ? Là, parlez franchement, n'est-ce point moi ?

LÉLIE.

Je vous aime beaucoup ; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon ?

LÉLIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits; mais je ne saurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LÉLIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LÉLIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

LÉLIE.

Oh! quantité, mais je ne sais pas comment m'exprimer.

PERRETTE.

Eh! que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LÉLIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LÉLIE.

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCÈNE XII.

JOSSÉLIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE.

LÉLIE, *tout transporté de joie.*

Ah! mon cher M. Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, ciel!

JOSSÉLIN.

Que vois-je? tout est perdu. Ah! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LÉLIE.

Je n'en avois jamais vu; et je le savois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSÉLIN.

Paix!

PERRETTE.

Qu'il a la mine rébarbative!

JOSSÉLIN.

Eh! d'où diantre ces deux carognes-là sont-elles venues?

LÉLIE.

M. Josselin....

JOSSÉLIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde!

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà!

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes?
Qu'y venez-vous faire?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE.

M. Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment, petit fripon! vous osez... (*à part.*) Qu'elles
sont jolies!

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il
n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est
pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN, *à part*, montrant Lucinde.

Le beau visage qu'a celle-ci!

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous
eût si mal reçues.

JOSSELIN, *à part*, montrant Perrette.

Le drôle de petit air qu'a celle-là!

LÉLIE.

N'est-il pas vrai, M. Josselin, qu'il n'y a rien au
monde de plus beau?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous
dites. (*à part.*) Les deux jolis petits bouchons que
voilà!

PERRETTE.

Il est enragé. Comme il roule les yeux!

LÉLIE.

M. Josselin, menons-les à mon père.

JOSSELIN.

Comment! petit effronté, à votre père! Tournez-moi
les talons, et ne regardez pas derrière vous.

(*Il veut faire sortir Lélie qui lui résiste.*)

LÉLIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je.... Et vous, dé-
talez au plus vite.

LÉLIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vite.... (*bas à Lucinde et à
Perrette.*) Allez vous cacher dans ma chambre, au bout
de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit! Ferons-je bien d'y aller?

JOSSELIN, *à Lélie.*

Si vous ne vous dépêchez.... (*aux deux femmes.*)
Entrez dans le petit cabinet, à main gauche.... Allez
vite, allez.

LÉLIE.

Demeurez ici, je vous en conjure!

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LÉLIE, *fort échauffé*, *à Josselin.*

Pour la dernière fois, M. Josselin.... (*aux deux
femmes.*) Attendez-moi, je vous prie: je cours trouver
mon père; j'obtiens de lui que vous demeuriez ici,

et M. Josselin se repentira de vous avoir grondés. Attendez-moi, au moins; je reviendrai dans un moment.

SCÈNE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Ah! malheureuses petites femelles! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles! Sans cela.... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là: ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh! je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son père veut enterrer toute sa race avec lui, et ne consentira jamais....

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous; à condition que pour l'amour de moi....

PERRETTE.

Allez, mon bon monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND, *les surprenant.*

Oh! palsangüié! je vous prends sur le fait; je n'en suis plus que de moiquié.

JOSSELIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND.

Testeguienne! pisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute; vous le serez avec moi; je ne m'en soucie guère!

JOSSELIN.

Veux-tu te taire?

BERTRAND.

Morgué! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par là?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là?

BERTRAND.

Je veux dire, qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, par la sanguoi ! je vais tout apprendre à notre maître.

JOSSELIN.

Eh bien ! oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Eh bian ! je ne lui dirai donc rien ; mais, morgué ! point de tricherie.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, au moins.

JOSSELIN.

Chut ! ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus ! ou je découvrirai le pot aux roses.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCÈNE XV.

ANSELME, JOSSELIN, LÉLIE, BERTRAND.

LÉLIE, *toujours fort transporté.*

Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils ? Qu'en avez-vous fait, M. Josselin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LÉLIE.

Répondez-moi, M. Josselin, ou, malgré la présence de mon père....

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle !... Sur quelle herbe a-t-il marché ?

LÉLIE, à Bertrand.

Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin !

BERTRAND.

Haïe ! haïe ! vous m'étranglez... Est-il devenu fou ?

LÉLIE.

Ah, mon père ! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME.

Quoi ! qu'y a-t-il ? que veux-tu qu'on te rende ? Te voilà bien échauffé !

LÉLIE.

Cherchons par-tout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh ! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez ?

LÉLIE.

Non, traître, ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Eh bien ! morgué, quoi que ce puisse être, allons les

chercher nous deux. M'est avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là.

(*Il l'emmène justement où elles ne sont pas.*)

LÉLIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand ! ne me quitte pas...
M. Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve !

SCÈNE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Des menaces ! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non : il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou : quel galimatias m'a-t-il fait ?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disois tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je jurerois que ce sont des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes ! Vous vous moquez, M. Josselin ! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu ?

JOSSELIN.

Belles merveilles ! Eh ! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes ?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi ?

ANSELME.

D'accord ; mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non, vraiment ; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME.

Eh bien !

JOSSELIN.

Eh bien ! il rêve tout éveillé ; et c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres ?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent partout, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela seroit bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr ; et dès-à-présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe ; et si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoitra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire.... Mais qu'est ceci ?

JOSSELIN.

Eh ! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes, pour faire l'essai de votre coupe.

SCÈNE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, *sur le devant*; M. GRIFFON, M. TOBIE; THIBAUT, *dans le fond*; LUCINDE, PERRETTE, *à la fenêtre de la cahute*.

PERRETTE, *à Lucinde*.

Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

M. GRIFFON, *à M. Tobie*.

Oui cadédis ! jé bous lé dis, et jé bous lé soutiens ; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT, *à M. Griffon*.

Ah ! ah ! monsieur, au mari de madame votre sœur !

PERRETTE, *à Lucinde*.

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT, *à M. Tobie*.

Sot ! Eh ! qu'est-ce ! Queu terminaison est ça ?

LUCINDE, *à Perrette*.

Mon père et mon oncle sont ici.

M. TOBIE, *à M. Griffon*.

Nous sommes gens de bien de notre race, et je serois mari qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, *à M. Tobie*.

Eh ! eh ! monsieur, le frère de madame votre femme ! vous n'y songez pas.

M. GRIFFON, *à M. Tobie*.

Tu fais vien dé m'apparténir.

M. TOBIE, *à M. Griffon*.

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, *à Anselme et à Josselin*.

Messieurs, messieurs, venez m'aider, s'il vous plait, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME, *à Griffon et à Tobie*.

Qu'est-ce que c'est donc ? Qu'avez-vous, messieurs ? qui vous oblige à en venir aux invectives ?

M. GRIFFON.

Ah ! messieurs, serbitur : jé bous fais juges dé ceci. Boici lé fait. Jé fais l'honneur à cé monsiur dé donner mon fils, qui est novle commé moi, mordi ! en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simplé roturière ; et, parcé qué la beille des noces la sottte s'éclipsé de la case paternelle, il a l'insolencé dé dire qué c'est ma fauté, et qu'elle a eu pur d'entrer dans mon alliance, à causé qué jé suis sebère dans ma famille, et qué jé né bux pas souffrir qu'aucun godélureau approche mon domainé dé la vanlicue.

M. TOBIE.

Qu'est-ce ? je donne ma fille, qui aura dix mille livres

de rente , au fils de ce monsieur , qui est gueux comme un rat ; et parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage , il me dira , en me traitant comme un je ne sais qui , que c'est parce que je suis trop bon dans mon domestique , à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses , et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa , son petit fanfan , son petit camuset ; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différent qu'il est assez facile d'accommoder. Ces messieurs se disent les choses de si bonne foi , qu'on ne peut s'empêcher de les croire : mais , pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manières , votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux , et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord ; je vais vous l'apporter.

(Il sort un instant , et revient.)

ANSELME.

Allez , M. Josselin , cela finira la dispute.

M. GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit de cette coupe , et je serai ravi de connoître par elle , lequel est le fat de nous dux ; je suis sûr que ce n'est pas moi.

M. TOBIE.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penaud ! je sais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME , voyant revenir Josselin.

Voici la coupe. (Josselin verse du vin dans la coupe.)

M. TOBIE.

Donnez , donnez. Je serois fâché de n'en pas faire

essai le premier , pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. (Comme il approche la coupe de sa bouche , elle répand , et le vin lui rejaillit au visage ; ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.)

JOSSELIN.

Ah ! ah !

M. TOBIE , fort surpris.

Que vois-je ? le vin est répandu , je pense ?

JOSSELIN.

Oh ! par ma foi ! le petit papa , le petit fanfan , le petit camuset en tient.

M. GRIFFON.

Eh ! donc , qui de nous dux est le fat ? hein ? Cadédis , mon veau-frère , bous mé ferez raison de la conduite de ma sur.

M. TOBIE.

Voilà une méchante créature ! je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses , je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

M. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

M. GRIFFON.

Oui , oui , cadédis ! l'absynthé n'est pas plus amère que le lait que jé lur fais sucere... Bersez , bersez , veau Ganyède.... Bous allez boir , veau-frère.... A la santé de la compagnie. (Il veut boire ; et la coupe lui fait sauter le vin au nez.)

JOSSELIN.

Haïe ! haïe ! haïe !

M. GRIFFON.

Ouais ! C'est qué jé né la tiens pas droite. (*Il essaie encore, et elle répand.*)

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez. (*Tout se répand.*)

M. GRIFFON.

La main mé tremble.

JOSSELIN.

Oh ! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue.

M. TOBIE.

Je savois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils : il n'en feroit qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

M. GRIFFON.

Ma foi ! jé n'y comprends plus rien. Monsur est von ; l'on lé trahit. Jé suis rigide ; et l'on mé trompe. Sandis ! comment faut-il donc faire abec ces diantres d'animaux-là ?

THIBAUT.

Morgué ! ça est embarrassant.

M. GRIFFON.

On s'en mordra les doigts ; sans adiu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

ANSELME, M. TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN ;
LUCINDE ET PERRETTE, à la fenêtre.

ANSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup ? (*à Thibaut.*) Oh ! çà ! à vous le dez, pays ! (*Il lui présente la coupe pleine de vin.*)

THIBAUT.

A moi ?

LUCINDE, à Perrette.

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il ? Ce n'est pas que je craigne rien ; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade : buvez.

THIBAUT.

Parsangué je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme : buvez.

THIBAUT.

Non, morgué ! je ne boirai point. Et si le vin alloit se répandre, par hasard ? Testigué, voyez-vous, je suis

maladroit de ma nature. Quand je saurois ça, en serois-je plus gras? en aurois-je la jambe plus droite? en dormirois-je plus que des deux yeux? en mangerois-je autrement que par la bouche? Non, pargué! C'est pourquoï, frère, je suis votre sarviteur, je ne boirai point.

LUCINDE, à *Perrette*.

Je ne croyois pas que votre homme fût si avisé.

JOSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

M. TOBIE.

Oh! pardi, mon fermier, vous avez plus d'esprit que votre maitre; je vous le cède.

THIBAUT.

Jarnigué? je ne sais pas si je fais bian; mais je sais bian que je serois fâché de faire autrement. J'aime Parrette: alle est ma femme; et quand alle seroit la femme d'un autre, alle ne me plairoit pas davantage. Je ne sais si je lui plais sincèrement: alle en fait le semblant, du moins: je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée; il n'y a pas un iota à dire. Alle aime à batifoler; je suis d'humeur batifolante; je batifolons sans cesse; et si je m'allois mettre dans la çarvelle tous vos engeingreinaux, adieu le batifolage. Non, palsanguoi! je n'en ferai rian.

JOSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie; mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne saurois plus m'en tenir. Il faut que j'aïlle embrasser notre homme.

(*Elle se retire de la fenêtre.*)

LUCINDE.

Attends, Perrette; que vas-tu faire?

JOSELIN.

Voilà la perle des maris.... Ami, touche là.

THIBAUT.

Votre valet.

M. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens.... Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre sarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très humble.

PERRETTE, à son mari, en lui frappant sur l'épaule.

Voilà un vrai homme à femme. Oh! que je te baisera tantôt!

THIBAUT.

Eh! testigué! c'est Parrette.

ANSELME, surpris.

Que vois-je? des femmes!

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la coupe: elle eût peut-être dit queuque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait: je t'en aime davantage.

M. TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

LUCINDE.

La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

M. TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi?

JOSSELIN.

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à monsieur votre fils les idées....

SCÈNE XIX.

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, *arrêtant Lélie.*

Ce n'est pas par-là, vous dis-je.

LÉLIE.

Non, non, laissez-moi.... Mais que vois-je? Ah! c'est ce que je cherche... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les emmène à ma chambre; je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je?

LÉLIE.

Ah! mon père, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnements. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raison, et je vais changer de manière.

M. TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le saurez, monsieur. En attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle votre fille.

M. TOBIE.

Volontiers. J'en serai ravi; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, M. Josselin?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE.

En mariage? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père?

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, embrassant son père.

Quelle joie! Ah, mon père! que je vous ai d'obligation!

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué! Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle? Qu'il n'en soit plus parlé; car, quoique je ne craignons rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiète point; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire; et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE.

LE VEAU PERDU,

OU

LES AMOURS DE CAMPAGNE.

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1689.

BIBLIOTECA CENTRAL
U. A. N. L.